

## TRADUCTEURS AU TRAVAIL

*Cela fait des années que William Desmond nous épate, et pas seulement par sa production phénoménale. S'il peut traduire autant sans sacrifier la qualité, c'est qu'à force de pratique, de réflexion et d'astuce, il s'est forgé des outils et des méthodes on ne peut plus efficaces, qu'il se fait un plaisir de détailler ici pour nous. Mais si William est très tôt devenu un grand pro, il le doit aussi à d'autres qualités : sa curiosité tous azimuts, son enthousiasme, sa générosité – ce désir de transmettre qui en a fait un tuteur apprécié aux DESS de Paris VII, puis de Bordeaux, ainsi que l'un des collaborateurs les plus réguliers de TransLittérature.*

## William Olivier Desmond

**TransLittérature :** *Parlons d'abord de tes études. Elles ont été remarquablement éclectiques !*

**William Desmond :** J'ai commencé par deux ans de Beaux-arts, interrompus par le service militaire en Algérie. Au retour j'ai bifurqué sur les Lettres, en faisant aussi un peu de psycho et de philo. Tout cela dans trois facs différentes, Bordeaux, Aix et Montréal. J'ai enseigné la philo au Québec, puis à mon retour en France j'ai rencontré un éditeur, Jean-Louis Ferrier, qui m'a engagé comme adjoint pour sa collection « Médiations » chez Denoël, et là j'ai fait un peu de tout. Parallèlement, pour compléter cet emploi à mi-temps, l'éditeur m'a proposé de faire des traductions, sachant que j'étais allé en Amérique et que j'écrivais un peu. Traduire, c'est curieux, je n'y avais jamais pensé ! Mais j'ai été séduit d'emblée. J'ai eu la chance de commencer par des textes de philo qui ne me posaient pas de problèmes de compréhension, puisque j'étais là dans mon domaine. Mon éditeur, qui écrivait lui-même, m'a bien cornaqué en relisant ces premiers travaux. De là je suis passé à la science-fiction...

**TL :** *Un genre a priori plus facile...*

**WD :** Au contraire, c'est redoutable ! On ne sait jamais si tous les bidules et les noms bizarres qu'on trouve dans ces histoires sont inventés ou s'ils existent déjà quelque part. Ce qui oblige à des recherches compliquées. Par ailleurs, si certains livres de SF sont sans intérêt du point de vue stylistique, d'autres ont pour auteurs de vrais écrivains. Ça été une école extraordinaire, là aussi.

**TL :** *Tu es donc un traducteur autodidacte.*

**WD :** Complètement. Comme tous ceux de ma génération, en fait. La notion de niveau de langue, par exemple, je l'ai apprise alors que je traduais depuis vingt ans ! Et je la pratiquais, bien entendu — comme M. Jourdain la prose...

**TL :** *Ton expérience du monde éditorial t'a-t-elle servi par la suite ?*

**WD :** Tout à fait ! J'ai vu comment tout se passait, et surtout j'ai beaucoup appris grâce aux gens très compétents qui ont relu et corrigé mon français, dans l'édition (Jean-Louis Ferrier et Elisabeth Gille, notamment) mais aussi dans le journalisme, puisque j'ai aussi été critique de SF à *l'Express*. Ce que j'ai appris de plus essentiel, c'est la concision, qui est une technique – c'est-à-dire quelque chose qui s'apprend.

**TL :** *Nous allons maintenant visiter ton atelier...*

**WD :** C'est celui d'un professionnel, de quelqu'un qui doit gagner sa vie et pour cela travailler vite et bien : c'est un tailleur de pierre qui me l'a appris : la différence entre un professionnel et un bon amateur, c'est que le professionnel fait la même chose, mais en trois fois moins de temps... Tout, dans mon atelier, est conçu et réalisé pour économiser le temps et les efforts. J'ai construit moi-même — j'adore bricoler, notamment travailler le bois — un plan de travail à mes dimensions. Les outils ont chacun leur place : à gauche de l'écran, le lutrin (réglable en hauteur) qui porte le texte à traduire, sous forme de pages arrachées une à une au livre pour être maniées plus facilement...

**TL :** *Tu éventres les livres ?!*

**WD :** Certains de mes auteurs m'ont vu faire, ils étaient tétanisés... Je procède ainsi depuis vingt-cinq ans, mais je n'ai jamais perdu une page ! Ensuite, rassure-toi, j'entoure les pages d'un élastique et je garde précieusement l'original. Mais revenons à mon bureau. À gauche du clavier, j'ai la souris, car, outre que je suis gaucher, j'ai du coup un accès direct aux ascenseurs et au pavé numérique par la main droite, que je combine avec la souris. À ma droite, le téléphone et un second lutrin pour le *Harrap's*, que j'ai fait relier en un volume. Tous les ouvrages de référence nécessaires sont sous la main, les plus utilisés étant les plus proches. L'éclairage est lui aussi spécialement étudié, ainsi que mon siège. Le siège, ça compte beaucoup : le mal de dos peut vite devenir un calvaire...

**TL :** *Et l'ordinateur ?*

**WD :** Je l'utilise à fond, naturellement. Il s'est révélé pour moi, dès le début, un véritable instrument de libération, en me soulageant des tâches mécaniques ou répétitives les plus barbantes, ce qui me permet de mieux me consacrer à celles qui exigent de vrais efforts intellectuels. J'ai un PC normal, comme tout le monde en a. Je me fais faire simplement quelques macros spéciales, comme un correcteur d'inversion des lettres. Je refais entièrement ma barre d'outils en virant toutes les fonctions dont je n'ai pas besoin. Quand je suis sur un texte facile, d'un auteur que je connais, sans appel de notes ou

trucs de ce genre, j'enlève carrément la barre d'outils pour travailler en plein écran. Pour gagner du temps, je me sers aussi beaucoup des raccourcis : au lieu d'écrire plusieurs fois un nom très long, tu tapes seulement les initiales... J'ai fait des calculs, cela permet d'économiser environ 10 % de frappes. Ce n'est pas seulement pour gagner du temps, mais pour ne pas s'énerver : je suis un impatient et ces petites pertes de temps m'agacent très vite.

**TL :** *Tu te sers évidemment d'Internet...*

**WD :** Beaucoup. Du moteur de recherche Google notamment. C'est à peine plus compliqué qu'un dictionnaire une fois qu'on a appris à s'en servir. Je vais même parfois me renseigner, non pas sur des points précis, mais sur l'environnement d'un texte, le lieu ou l'époque où l'histoire se déroule : cela permet de se mettre dans le bain, de mieux visualiser les choses. Ton livre évoque la grande sécheresse des années 20 aux USA, tu tapes Dust Bowl et tu trouves des récits, des dates, des cartes, des photos – très important, les photos, pour savoir de quoi on parle et éviter certaines erreurs factuelles –, bien plus facilement que dans une encyclopédie, et de façon plus complète.

**TL :** *Quels sont tes horaires de travail ?*

**WD :** Pour gagner sa vie correctement, il n'y a qu'une solution : travailler tous les jours – disons, au moins cinq jours par semaine. Et de préférence aux heures où l'on est le plus dispos. Personnellement j'aime bien commencer le matin vers sept heures et demie et terminer vers six-sept heures le soir, avec beaucoup d'interruptions dans la journée. Soit au moins six heures de traduction par jour, réparties en blocs d'une heure et demie, deux heures – ce qui d'après certaines études scientifiques serait la formule la plus efficace, du moins pour la plupart des gens. Chacun a ses propres rythmes, mais le temps n'est pas l'essentiel : il faut se fixer des objectifs précis, en nombre de pages – et s'y tenir. Je ne quitte pas la table sans avoir atteint mon quota. Cela aide à ne pas traîner en route...

**TL :** *Peux-tu préciser tes quotas ?*

**WD :** Pour un livre pas trop difficile, comme les polars de Donna Leon, qui écrit simplement, dont les romans reprennent les mêmes personnages (un commissaire, sa famille) et se déroulent dans les mêmes lieux (la ville de Venise), je travaille pratiquement sans dictionnaire (mais avec un plan de la ville sous les yeux) et j'arrive à tenir une moyenne de quinze à dix-huit feuillets par jour, avec des pointes jusqu'à vingt. Mais c'est là un maximum théorique car ensuite, naturellement, il faut relire une fois, deux fois, sinon trois, puis revoir les épreuves. Et le plus souvent les travaux se chevauchent, on doit laisser tomber la traduction d'un livre pour s'occuper des épreuves du précédent...

**TL :** *Donc, tu passes en principe trois couches...*

**WD :** Oui, mais attention : je ne fais pas de premier jet à proprement parler ! J'essaie d'arriver d'emblée à la bonne formulation, quitte à passer plus de temps la première fois. Si une phrase m'arrête, je ne passe pas : je reste dessus jusqu'à ce que j'aie trouvé. Je crois que moins on fait de saisies, plus on diminue le risque d'erreurs. Autre chose : ma première relecture est presque immédiate. Je relis toujours mon travail de la journée le jour même. J'essaie de travailler par unités de texte, par exemple un chapitre : un chapitre est un tout, il a son mouvement propre, et il est important de le sentir en évitant de le fragmenter. C'est cette relecture qui est essentielle, qui met le texte en place. Enfin, je laisse reposer entre trois semaines et un mois avant de tout relire, mais à ce stade-là mes corrections ne dépassent pas 5 % du texte.

**TL :** *T'arrive-t-il d'être tenté d'intervenir sur l'original ?*

**WD :** Tenté, oui — et je succombe sans états d'âme ! D'abord, on ne traduit pas que des chefs-d'œuvre. Il y a des auteurs devant qui je suis en totale admiration, et dans ce cas je ne « change » rien, mais il existe aussi toute une catégorie d'écrivains, en fiction comme en non-fiction, qui ont de bonnes idées sans avoir un grand talent d'écrivain, ou dont l'écriture n'est pas assez travaillée et pas assez revue par l'éditeur. Il y a tout un travail de relecture que les éditeurs américains font de moins en moins. Très honnêtement, j'ai l'impression que le niveau d'exigence est supérieur chez les auteurs et les éditeurs français. On voit arriver de là-bas des livres où je trouve des choses que je ne peux pas garder... Je prends donc sur moi d'éliminer les redondances, les lourdeurs, sachant qu'elles gênent le lecteur français. Le but, c'est que le texte ait du nerf, qu'on ne s'ennuie pas en le lisant — et cela vaut aussi pour les essais, qui doivent d'autant plus capter l'attention qu'on ne peut jouer sur le suspense et les artifices romanesques.

**TL :** *Tes auteurs sont-ils prévenus de ces interventions ? Comment réagissent-ils ?*

**WD :** Il m'est arrivé d'en informer certains d'entre eux, et non des moindres, et le premier hoquet de stupéfaction passé, cela n'a pas posé de problème quand je leur ai montré, preuves à l'appui, que je n'avais strictement rien omis de ce qu'ils voulaient dire, mais qu'ils avaient répété deux fois de manière différente, sans que l'une ajoute à l'autre. Quelques-uns m'ont dit par la suite que du coup ils étaient devenus plus vigilants !

**TL :** *Te considères-tu plutôt sourcier ou cibliste ?*

**WD :** Pour moi c'est un faux problème, une idée de théoricien. Dans la réalité, le traducteur est dans la situation du comédien : il doit faire du faux-

vrai. Nous devons faire sentir au lecteur que le texte vient d'ailleurs, mais en même temps tout doit rester compréhensible et accessible. Nous devons acclimater l'exotisme sans le dénaturer. Il y a dans le texte étranger une façon de dire les choses qui est différente, et doit le rester. Donc nous sommes dans le porte-à-faux perpétuel entre le cibliste et le sourcier.

**TL :** *Travailles-tu toujours sur commande ?*

**WD :** Bien sûr. Mes seuls choix sont négatifs, quand je me permets de refuser un livre — ce qui n'est pas rare. J'en ai refusé trois ou quatre cette année, soit par manque d'intérêt, soit faute de temps.

**TL :** *Que penses-tu de la langue anglaise ?*

**WD :** Je suis surtout frappé par les convergences entre l'anglais et le français. En allemand, par exemple, le rejet du verbe à la fin entraîne une espèce de suspense dans la phrase qu'on aura du mal à rendre en français, alors que la phrase anglaise a une construction très voisine de la nôtre.

**TL :** *Et le problème de la concision ? Comment fais-tu pour rendre cette brièveté terrible de l'anglais ?*

**WD :** Il est vrai que dans certains domaines, comme la description du mouvement, les *phrasal verbs* anglais sont imbattables. J'essaie de contourner le problème par la syntaxe. Le français a des formules syntaxiques plus élaborées, plus complexes que l'anglais, qui permettent parfois des raccourcis. Les mots anglais sont très souvent plus brefs, mais il m'arrive quelquefois d'avoir moins de mots dans ma phrase que dans l'original !

**TL :** *Quels sont tes rapports avec les auteurs ? J'imagine que quand tu as un problème avec Stephen King, tu ne peux pas l'appeler à l'aide par téléphone...*

**WD :** Non, mais Stephen King, justement, s'explique lui-même assez bien. Il n'écrit pas de manière très opaque, et en plus il rédige souvent des préfaces ou des postfaces à ses propres textes où il donne des indications précieuses. Je lui ai écrit une ou deux fois au début, et il m'a répondu d'ailleurs, mais les questions que je lui posais, je les avais résolues entre-temps, avant la fin du livre. En revanche, il m'est arrivé, surtout pour des livres-documents, de traduire en relation avec l'auteur, qui relit mon travail et me fait des suggestions. Je viens de collaborer de façon très étroite, par exemple, avec le grand historien américain Robert Paxton, pour son livre *Le fascisme en action* à paraître au Seuil. Ça été un très grand plaisir. Paxton connaît admirablement le français. Je l'ai rencontré une fois, puis tout s'est passé par courriel, il m'a relu chapitre par chapitre. Il avait entre quatre et dix questions par chapitre, ce qui est peu, et le plus drôle c'est qu'il a parfois corrigé son propre texte — lequel n'est pas encore publié dans la V.O. —, en s'apercevant que sur

certain points j'avais buté parce que sa formulation n'était pas claire. C'est évidemment très peu de chose, mais tout de même, il y a de quoi se réjouir. Comme quoi le traducteur peut jouer aussi un rôle utile de relecteur, et influencer son auteur.

**TL :** *Tu n'es jamais tombé sur des clients plus difficiles, genre Nadine Gordimer ?*

**WD :** On rencontre, c'est vrai, certains paranos qui refusent qu'on touche à la moindre virgule, mais ils sont minoritaires. La plupart, y compris parmi les plus grands, sont plutôt tolérants vis-à-vis des petits aménagements qu'on leur propose. Avec Susan George, par exemple, une auteure que j'admire beaucoup, qui écrit sur les problèmes du tiers monde, la mondialisation etc. (elle fait partie du groupe Attac), tout se passe de façon parfaite : je lui envoie mon manuscrit, elle prend des notes, on se rencontre une ou deux heures, elle fait des propositions, et l'on opte soit pour sa solution, soit pour la mienne, soit pour une troisième apparue dans la discussion.

**TL :** *Et avec tes nombreux éditeurs, cela se passe comment ?*

**WD :** J'ai eu quelques problèmes au début avec certains, petits ou moins petits. Je n'en ai pratiquement plus, avant tout parce que je suis en mesure de choisir des éditeurs sérieux avec qui je m'entends bien. Et aussi parce que je prends mes précautions. Les problèmes du début venaient de ce que mes interlocuteurs ne savaient pas ce qu'ils voulaient. Aujourd'hui, avant de commencer, je prends soin de définir le travail avec le directeur de collection. Je lui dis : dans cet ouvrage il y a tel ou tel genre de difficultés, je pense qu'on peut les traiter de telle et telle façon, êtes-vous d'accord ? En général, il répond oui. Et quand il me lira, au lieu de pousser des cris, il comprendra mieux ce que je fais et pourquoi. Là où je peux avoir des problèmes, c'est avec les correcteurs, qui sont une plaie. D'accord, on ne peut pas se passer d'eux, on laisse toujours pas mal de bourdes, mais là où ça se gâte c'est que ces gens-là ont étudié chez M. Procuste : ils coupent tout ce qui dépasse... Toute originalité est sanctionnée. Si tu inventes des mots comme ton auteur, si tu fais comme lui des entorses à la syntaxe ou au « beau langage », tu te fais sabrer ! Alors là aussi je me protège : mon manuscrit est précédé d'une page ou deux d'indications au correcteur, qu'on pourrait résumer ainsi : ne m'emmerdez pas en m'enlevant ce que j'ai fait exprès de mettre. En général, ça marche. Mais ce que je crains le plus, c'est le petit jeune bardé de diplômes et qui croit tout savoir. C'est lui, en général, qui te colle par exemple un subjonctif suivant « après que », ou remplace « dorénavant » par « désormais », ou l'inverse... Là, ça me rend fou ! Les correcteurs chevronnés sont bien plus raisonnables.

**TL :** *As-tu le sentiment d'avoir évolué ?*

**WD :** J'espère bien ! Je ne saurais pas trop dire en quoi, mais dans l'ensemble, tout de même, avec le temps tu t'affines, tu acquiers une maîtrise, une aisance. Tu t'adaptes aussi plus facilement au ton d'un auteur. Tu deviens un vrai caméléon, qui prend la couleur du livre sur lequel on le pose. Ça devient automatique. Comme un comédien qui rentre d'un coup dans la peau du personnage. C'est un don, sûrement, mais ça se travaille aussi. Évidemment, je ne pourrais pas le faire pour un livre défendant des idées tout à fait opposées aux miennes. Dans ce cas, je refuse.

**TL :** *Trouves-tu du temps pour lire ?*

**WD :** Oui, c'est indispensable. Je lis beaucoup de littérature française classique, des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Pour moi c'est le plus beau français. Tu lis Rousseau, qui pourtant était autodidacte, le début du *Contrat social*, c'est pro-di-gieux. Précis, concis, coulant... Je lis aussi des romans français contemporains, mais j'ai beaucoup de mal à lire de la littérature traduite : je vois trop les ficelles, même si c'est bien fait. Je ne peux pas m'empêcher de me dire : tiens, moi j'aurais fait autrement...

**TL :** *As-tu eu des modèles en traduction ?*

**WD :** Je viens de répondre indirectement : je crois que nos modèles, ce sont les auteurs, les écrivains. Tu apprends surtout en lisant de la bonne littérature.

**TL :** *Quels ont été tes plus grands bonheurs en traduction ?*

**WD :** La collaboration avec Paxton, dont je t'ai parlé... Et surtout la traduction de *Un monde à part*, de Gustaw Herling, pour Denoël (repris par Gallimard). C'est un témoignage sur le goulag, écrit avec une simplicité, une pureté extraordinaires. Je le mets sur le même plan que les œuvres de Primo Levi ou Robert Antelme. C'est une histoire terrible, je souffrais avec l'auteur, j'étais dans ses chaussures, et pourtant, après avoir traduit toute la journée, le soir, j'étais obligé de m'arracher à mon bureau, je ne voulais pas quitter ce livre. Il se traduisait tout seul. Je crois que plus un texte est fort, juste, authentique, plus il est facile à traduire : le traducteur est porté.

**TL :** *Traduit-on mieux qu'avant ?*

**WD :** Globalement, il me semble que oui. Surtout depuis que des formations à la traduction existent. J'ai rencontré dans ces formations des jeunes qui savent un tas de choses que j'ignorais à leur âge. Il existe maintenant une vraie philosophie de la traduction. On sait mieux ce qu'il faut faire et ne pas faire. On dispose d'un cadre plus précis, avec des garde-fous. On ne peut plus traduire comme faisait Boris Vian il y a un demi-siècle, par exemple, à coups de dictionnaire et en bourrant d'argot les textes. C'était de la réécriture, pas de la traduction !



**TL :** *Tu travailles beaucoup, on sent que ton temps est très précieux, et pourtant tu le sacrifies généreusement, témoins tes activités associatives et pédagogiques. Si je me souviens bien, tu as fait partie du Conseil de l'ATLF ?*

**WD :** Oui, dans les années 80, pendant quelque temps. C'est pour moi une question de déontologie. On se doit de donner un coup de main, avant de passer le relais à d'autres. Je regrette seulement de ne pas avoir consacré tout le temps nécessaire à cette activité militante – il y a tant à faire dans ce domaine !

**TL :** *Et ce choix de participer à l'aventure du DESS de Paris VII ?*

**WD :** Quand on m'a proposé ce travail de tuteur, j'ai considéré là aussi que c'était normal, presque un devoir, de transmettre ce que j'avais appris laborieusement tout seul en vingt ans. On me l'a proposé juste au moment où je me disais : tout ce savoir-faire si complexe accumulé, crever sans en avoir fait profiter personne, c'est trop bête ! Aider les jeunes, ça fait partie du métier. Mon travail avec les étudiants ne s'arrête d'ailleurs pas au diplôme : tous les anciens ont mes coordonnées et savent qu'en cas de problème ils peuvent m'appeler. Ils le font souvent. Je leur trouve parfois du travail, je les aide à déchiffrer les contrats... Mais ce n'est pas à sens unique : en m'occupant d'eux, je me fais aussi plaisir !

**TL :** *Tu consacres aussi pas mal de temps à écrire des textes dans diverses revues, dont la nôtre...*

**WD :** Cela fait partie de la même démarche. Ces articles sont souvent des travaux de commande, mais il m'arrive aussi d'envoyer des contributions spontanées – ce qui montre bien le plaisir que j'y prends. En écrivant mes premiers articles, j'étais un peu inquiet, j'avais l'impression d'enfoncer des portes ouvertes, mais puisque cela semble intéresser certains, je continue, avec l'impression là encore de faire partager mon expérience et de servir à quelque chose.

Propos recueillis par Michel Volkovitch

William Olivier Desmond a traduit 170 ouvrages pour 27 éditeurs différents, dans des domaines très divers. Il est notamment le traducteur de Stephen King, Susan George, Gustaw Herling et Donna Leon. Il a reçu le prix Gutenberg du livre étranger en 1985 et le prix Apollo de science-fiction en 1983. Un recueil de ses articles est en préparation sous le titre *Le métier de traducteur*.